

U. E. A.

U. E. A.

LE CERCLE D'ARTS PLASTIQUES

Conférence

MAX ERNST

PAR

Pierre CAMINADE

1945

VENDREDI 30 NOVEMBRE, A 18 H.
MAISON DE L'UNIVERSITÉ FRANÇAISE
47, BOULEVARD SAINT-MICHEL - PARIS-5^e

PARTICIPATION
AUX FRAIS : 15 FRs

P L A C E S
L I M I T É E S

Au colloque Cocteau

Je garde d'abord de Pierre Caminade le souvenir d'un poète à l'écoute des autres poètes – vertu beaucoup plus rare qu'on ne croit ! –, puis celui d'un critique qui ne séparait pas ses recherches théoriques d'une pédagogie – encore ce même souci d'attention à l'autre –, celui enfin d'un ami fidèle, et riche d'une mémoire restée jusqu'au bout vivante et rarement prise en défaut.

Mes rencontres avec Pierre Caminade étaient toujours une joie. Nos échanges, nombreux, passionnés, contrastés parfois mais jamais polémiques, sur nos admirations communes – Apollinaire, Cendrars, Breton entre beaucoup d'autres – ont nourri de longues conversations malheureusement non consignées.

Il faisait partie du Centre d'étude du XX^e siècle de l'université Paul-Valéry et illustra plus particulièrement deux de ses composantes, par sa présence remarquée et appréciée au sein du groupe d'études valéryennes et par l'intérêt soutenu qu'il porta aux travaux du groupe d'études sur Jean Cocteau et son temps.

C'est à ce titre que je l'avais invité à prendre la parole en 1989 au colloque du centenaire sur « Jean Cocteau aujourd'hui ». Il avait alors évoqué « le rayonnement de Jean Cocteau à Montpellier dans les années trente », rayonnement auquel il avait participé dans cette ville si chère à son cœur et qu'il sut chanter admirablement, notamment dans son beau poème sur le jardin du Peyrou.

Présence de Pierre Caminade

Le texte de sa communication au colloque Cocteau de 1989 mérite, me semble-t-il, de figurer dans le volume d'hommage que la ville de La Seyne-sur-Mer a voulu publier à l'occasion du deuxième anniversaire de la disparition de Pierre Caminade. C'est pour moi l'occasion de m'effacer derrière lui, de lui redonner cette parole qu'il savait rendre efficace et juste et, en même temps, de redire ici mon admiration pour cette voix si chère à mon souvenir.

Pierre CAIZERGUES

Le rayonnement de Jean Cocteau à Montpellier, années trente

Dans les années trente, le rayonnement de Jean Cocteau à Montpellier se manifeste, à ma connaissance, par la représentation de deux de ses pièces de théâtre, par une cantate et la projection d'un film. J'ai participé plus ou moins activement à une représentation théâtrale et à cette projection :

- les 19 et 29 mars 1928, eurent lieu les représentations d'*Orphée*, dans lesquelles l'élève de 1^{re} B du lycée de Montpellier que j'étais alors tenait le rôle d'Azraël ;

- en 1931, ce fut *Antigone* et *La complainte du pauvre matelot*, musique de Darius Milhaud, dont je fus un des spectateurs ;

- le 23 ou le 30 avril 1932, projection du film *Le sang d'un poète* par le Ciné-club que nous avons fait renaître, deux de mes amis, Henri Féraud, licencié en philosophie, Néoclès Coutouzis et moi-même, l'un, étudiant en médecine, l'autre en droit.

Entre 1928 et 1932, l'effervescence dans laquelle je vivais a été entretenue poétiquement par *Les enfants terribles*, *Opium*, *La voix humaine*, interprétée par Berthe Bovy, et des poèmes dits par Cocteau lui-même, disques Columbia. La « Dédicace, A Roland Garros » du *Cap de Bonne-Espérance* m'avait touché profondément. Il me semble avoir lu *Opéra* et que les poèmes enregistrés par Cocteau en étaient extraits. Quelques vers de-ci de-là me sont, souvent, depuis, revenus à

Présence de Pierre Caminade

la mémoire, où j'ai gardé « Le Camarade » que j'avais appris par cœur – qui devait tant « rimer » avec *Les enfants terribles*.

Dans cette effervescence, la sexualité avait une grande part. Outre quelques relations avec des jeunes filles, cette sexualité était narcissique. Une expression plastique bouleversante m'était donnée par de nombreux dessins d'*Opium*, que je regardais en onaniste – et qui me libéraient. J'évoquerai « Per la boca de su herida », « Affaires de mœurs ». Dans une autre optique : les dessins-tuyaux-cornets, le montage de cette tête d'adolescent dont le cou et le cerveau étaient à nu (« système fluvial formé de nœuds/pensifs, doux affluents, deltas d'artères »). Mon obsession d'*Orphée* et d'*Opium* était telle que je me reconnaissais dans le profil du jeune homme qui tient la tête d'Eurydice.

La voix humaine, elle, allait au-delà encore : la recherche engagée de l'amour, le désir aléatoire, et je participais aux affres de cette ultime tentative moderne de nier l'espace et les affres de la rupture et de la solitude déjà inexorable.

La représentation d'*Orphée*, en 1928, est due à Jean Catel (1891-1950). Professeur, agrégé d'anglais, au grand lycée de Montpellier (thèse sur Walt Whitman) de 1921 à 1938 – sauf une courte interruption d'un an –, qui avait fondé, en 1927, l'association Les Amis du théâtre. Ils devaient faire connaître aux Montpelliérains des opéras, tels *Le Freischütz*, *Tristan et Yseult*, *Les noces de Figaro*, *Boris Godounov*, *La Kovantchina*, *Orphée* de Gluck, et plusieurs pièces de théâtre dont la première fut donc *Orphée*.

Les petits rôles, aides de la mort, greffier, « jambe du cheval » furent confiés par Jean Catel à trois élèves du lycée, dont Louis Gavaudan et Olivier Séchan qui avaient été embauchés avec d'autres dont j'étais (Jean Albertini et Valette) dans les chœurs du *Freischütz* ! Il nous prêta le livre. Une idée de Cocteau m'avait enthousiasmé : la Grèce à vol d'oiseau, en avion tous les chefs-d'œuvre.

Orphée est, tout de suite, moderne et familier : la première classe de latin est terminée sur la dernière phrase du petit livre *Epitome Historiae Graecae* : « Graecia capta ferum cepit victorem ». On connaissait un peu les mythes grecs, et j'avais appris par cœur, en 3^e, un poème d'Henri de Régner, dont je me suis souvent redit les derniers vers :

Ô Cœur toujours hanté d'un regret souterrain.
Tu te retourneras pour revoir Eurydice.

Ce mythe, la Grande Guerre, les guerres, l'épidémie de grippe espagnole, les deuils parmi les proches (j'ai perdu une jeune sœur et mon père entre 1928 et 1932, une grand-mère, en 1926), les professeurs de français, quelques livres et films qui racontaient le drame et les tragédies d'artistes et de héros, la chirurgie qui prenait de plus en plus d'importance (la mode de l'opération de l'appendice), la vie mondaine, les cours de danse, les meurtres et enquêtes policières qu'on lisait dans les journaux et qu'on voit au cinéma (dans certaines familles on choisissait les journaux selon qu'ils publiaient ou non des faits divers), la superstition (une de mes tantes maternelles « médium »), les tables tournantes et parlantes par les pieds, jusqu'au miroir, ce miroir à trois faces, au salon de ma mère, dans le triangle duquel on s'enfermait, on se multipliait, on était ailleurs, les calembours, le mot devenu injure banale... tout cela se mélangeait, malgré l'insouciance et la joie de vivre, dans une sorte de pressentiment, une sorte de certitude plus ou moins animale, intuitive, plus ou moins intellectuelle, que la poésie, l'amour et la mort cohabitaient... jusqu'à Heurtebise ! On rencontrait souvent dans les rues le vitrier, et à son appel « Vitrier, Vitrier » on répondait en fredonnant :

Encore un carreau de cassé
Voilà le vitrier qui passe
Encore un carreau de cassé
Le vitrier
Il est passé

Les répétitions des petits rôles se faisaient avec Catel autour d'une table de ce café «La Rich'Tavern » qui s'appelle aujourd'hui « Brasserie du Corum » ; elles avaient lieu au hasard des horaires communs. Ce café était le siège du Stade olympique montpelliérain et, le dimanche, après un match avec l'équipe « juniors » tous les copains sportifs s'y retrouvaient.

Avec M^{lle} Wolf qui avait le rôle de la Mort, les répétitions se faisaient sur la scène étroite du cinéma Pathé, qui est la salle Rabelais. À la lecture et, plus encore, aux répétitions j'avais été subjugué par la Mort évoluant en femme du monde, en robe de soirée et chirurgienne.

Présence de Pierre Caminade

Le Sang d'un poète

En 1929, l'association dirigée par Jean Catel, qui a compté jusqu'à 750 membres, avait accueilli l'association Les Amis du cinéma, fondée par le docteur Paul Ramain.

En 1930, était créé un journal d'étudiants, *Fac 30*, qui parut jusqu'en 1933 inclus. J'en étais un de ses démarcheurs et collaborateurs. De 1931 à 1932, je participais sous la direction amicale de Pierre Montcouquiol à la rédaction de la page de cinéma du *Petit Méridional*, quotidien républicain.

La crise de 1929-1930 avait également touché l'approvisionnement en films muets d'avant-garde, menacés en outre par l'arrivée du parlant, auquel les aînés déniaient la qualité de cinéma. Ils renonçaient. C'est alors que Jean Catel (et un de mes amis Max Lang, un des fondateurs et animateurs des Amis du cinéma, qui devait décéder bientôt à notre très grand regret) me demanda, ainsi qu'à Féraud et Coutouzis, de redonner vie au cinéma d'avant-garde – ce que nous avons fait. Avec eux, et dans le même temps, je mettais au net mon premier recueil de poèmes, *Se surprendre mortel*. Nous groupions des étudiants révolutionnaires (étude de Rimbaud, Freud, surréalisme, Marx) et adhérions, peu après, aux Jeunesses et au parti communiste, pour nous rallier en 1933 à la Ligue trotskiste, abandonnée, à son tour, en 1934, par Coutouzis et moi-même, Féraud devenant un syndicaliste de la tendance dite « École émancipée ».

Le sang d'un poète fut donc projeté fin avril 1932, le 23 ou le 30, à peine quelques mois après sa présentation à Paris. Il avait été recommandé par Jean Legrand, alors âgé de 22 ans, qui avait quitté Montpellier pour Paris, où il a vécu jusqu'à sa mort, le 25 novembre 1982. Il avait vu le film dans les premiers jours de sa sortie. C'est de Legrand que je devais rester le plus proche ; il avait suivi la même évolution que nous, mais devait aller au-delà. En témoignent ses œuvres principales, parues à la Libération chez Gallimard et au Sagittaire, *Journal de Jacques, Aurette et Jacques, Jacques ou l'homme possible*, et, imprimé par lui-même, *L'Homme Manifeste*.

J'ai été déçu par le film ou plutôt beaucoup de choses en moi le refusaient. Je m'étais fait une joie de le voir, et voici que j'étais incapable d'écrire l'article que j'aurais dû écrire. Jean Legrand l'a fait.

L'article refusé par Robert Audema, le rédacteur en chef du *Petit Méridional* (d'où je devais être renvoyé), je le passais dans le n° 5 de *Fac* 32 (mai).

Dans ce même numéro, Jean Catel répondait à un collaborateur malhonnête qui avait signé J.C., mêmes initiales que Jean Catel, un article inadmissible mettant en cause Cocteau, Catel, et le film.

L'article de Jean Legrand était précis, enthousiaste. Il commençait par une citation : « Tout poème est un blason qu'il faut déchiffrer » et se terminait sur une adhésion à l'une des idées les plus fructueuses de Cocteau : la poésie comme tension esthétique et vitale de tout art.

Cette idée, qui m'avait séduit, me disposerait à ignorer la spécificité de chaque art, danger auquel j'échapperai par la suite, en privilégiant le désir de changer la vie sur toutes ses coutures. Mais elle m'avait préparé, de même que le surréalisme et la pensée du jeune Marx, à tenter de surmonter la division du travail dans la vie privée des relations amoureuses.

Quelques années plus tard, à Paris, je me suis régalé à la lecture de *Plain Chant*, dont certains poèmes sont parmi les plus beaux poèmes d'amour, beaucoup d'entre eux appris par cœur, quelques vers restant seuls en mémoire.

Quelques années plus tard, lors des rencontres poétiques de Coaraze, Madeleine Caminade et moi-même découvrons le « cadran solaire aux lézards » de Cocteau, que nous avons photographié. Il m'avait impressionné et il m'inspira quelques pages de mon livre *Le don de merci*.

Malgré le danger que j'ai dit tout à l'heure, la pensée mariant art et poésie demeure un élément de mon accueil des œuvres d'art et de littérature, une constante de ma sensibilité – de même demeurent ces vers que je me récite très souvent ou dis à voix haute ou murmure :

Ainsi partent souvent du collège
Ces coups de poing faisant cracher le sang,
Ces coups de poing durs des boules de neige,
Que donne la beauté vive au cœur en passant.

Pierre CAMINADE

Présence de Pierre Caminade

NOTE

Cet écrit n'aurait pas été possible, sur de nombreux points, sans les travaux de M^{lle} Nathalie Jalloul, de Montpellier, qui a établi, en janvier 1987, pour ses professeurs de l'université Paul-Valéry, MM. de La Bretèque, Caizergues et Talon, un dossier de 150 pages sur les Amis du théâtre et du cinéma ; de M^{lles} Briseida Rengifo Nieves (Venezuela) et Parine Safaly Teray, Malgache d'origine indienne, qui, sous la direction clé de M. Caizergues, ont rédigé en 1988 un mémoire, *La représentation de la pièce de Jean Cocteau « Orphée », à Montpellier en mars 1928*. Je dois à l'obligeance de M. Robert Badani d'avoir reçu une photocopie du programme des représentations d'*Orphée* de mars 1928, où l'on peut lire « Quelques lignes » de Cocteau et une analyse de la pièce par H.B. et un avant-propos du mythe par Aimé Lafont, professeur de lettres au lycée et que j'avais en 1^{re}, et qui me fit connaître « Le Cimetière marin » et *L'âme et la danse*, auxquels je fus sensible, sans rien comprendre.

En 1958, la section des jeunes de l'association Guillaume Budé, dirigée par Georges Laforest, présentait à Toulon *Orphée*, ce que je lui avais suggéré ; il devait en rendre compte dans le bulletin de cette association, 4^e série, n° 1, mars 1959.